

Des films

Gilles Fumey

26 août 2006

Le voyage en Arménie (Robert Guédiguian)



Encapuchonnées de blanc, certaines montagnes dans le monde dégagent un tel magnétisme qu'elles en deviennent sacrées pour les peuples qui les revendiquent : ainsi les Japonais et le Fuji-san, les Kenyans et le Kilimandjaro, les Equatoriens et le Chimborazo, les Européens avec le Mont-Blanc et les Arméniens et le mont Ararat. Dans un film qui veut donner à voir et comprendre la géographie de l'Arménie en quelques plans de caméra, **Guédiguian a planté le mont Ararat comme un totem national, un rappel de l'existence physique d'une Arménie plusieurs fois menacée, tant par ses voisins que par la tectonique qui a causé d'immenses dégâts lors du dernier séisme de 1988.** Ainsi, la géographie est-elle la première invitée dans la quête identitaire d'Anna (Ariane Ascaride), médecin à Marseille née dans une famille d'origine arménienne qui visite le pays de ses ancêtres pour la première fois.

Car Anna est au sommet de son art : elle est, comme elle le dit, non seulement médecin mais " cardiologue ", en réalité, dans le film, une personne qui n'a sans doute jamais bien réfléchi à ce qu'est un être humain. En femme carrée et autoritaire, elle veut soigner contre son gré son père malade qui préfère, se sachant en sursis, passer les dernières années de sa vie en Arménie. Guédiguian donne une semaine à Anna pour retrouver son père (Marcel Bluwal) dans ce pays du Caucase. C'est là que, débarquée de l'avion qui a parcouru une carte stylisée à la Vidal, elle s'installe à Erevan. Dans le champ de la fenêtre de son hôtel, se plante à quarante kilomètres de là, la fière silhouette de plus de 5000 mètres du mont Ararat.

Volcan inactif couvert de neige toute l'année même quand le thermomètre grimpe à plus de 40°C dans la plaine en été, le mont Ararat est plus qu'un château d'eau, plus qu'un cône de glace sous lequel bouillonne la lave, il est un élan de la terre vers le ciel depuis le jour du Déluge rapporté par la *Genèse* (8, 4) où " l'arche de Noé s'arrêta ". Ici, sur terre, la vie a entamé une deuxième naissance. Noé y a planté une vigne pour produire le vin (J.-R. Pitte [1]) qui réjouit le cœur de l'homme. Il y engendre trois fils, Sem, ancêtre des Juifs et des Arabes, Cham, des Africains et des Asiatiques, Japhet, un temps considéré comme le père des Européens. Au 19e siècle, Ernest Renan et Alfred Loisy à l'origine de l'exégèse historico-critique retrouvent les traces d'une inondation de la basse Chaldée : les Hébreux, déportés en

masse par Nabuchodonosor à Babylone au 6e siècle avant notre ère, transposent l'épisode et le racontent, offrant à **la littérature universelle le mythe de l'Ararat et des enfants de Noé**. De cette souche biblique, le premier royaume arménien va tirer ses origines chrétiennes par la conversion de la famille royale qui aura lieu vers l'an 312, avant l'édit de Théodose à Byzance, l'actuelle capitale turque.

Ainsi, le Mont Ararat devient-il un lieu mythique pour l'Arménie que **la géopolitique va utiliser comme une borne naturelle géante** entre les trois empires russe, ottoman et perse. Au 19e siècle, les tsars mènent leur politique d'expansion et confisquent la montagne sacrée. Des centaines de milliers d'Arméniens sont massacrés en 1915 par les Turcs qui vont ainsi renforcer le nationalisme arménien et faire de l'Ararat qu'ils confisquent le mausolée d'une nation opprimée. Entre le marteau kémaliste et l'enclume bolchevique des années 1920, **l'Arménie gardera dans son horizon géographique le mont Ararat comme le siège d'une liberté inaccessible, le rêve d'une prospérité à l'occidentale** incarnée par la belle Schaké (Chorik Grigorian) hantée par la France. La montagne subsume tous les désirs d'une Arménie vivant dans l'indigence et le désarroi.

La montagne magique des Arméniens avait déjà été la vedette d'un film d'Henri Verneuil, *Le serpent*, un thriller des années 1970 où Yul Brynner, chef des services secrets démasque un espion trahi par une photo du mont Ararat prise du " mauvais " côté, c'est-à-dire soviétique... En 2002, Atom Egoyan poursuit sa quête d'identité, de filiation, de transmission de la mémoire sur le génocide dont la montagne est la métaphore du déni de la Turquie. Dans son film, Guédiguian la plante à Marseille en décor de danses folkloriques, comme le rappel d'une terre qui attend son heure. Sa blancheur, son élancé sur de larges bases sortent l'Arménie de sa torpeur. Tannés par l'histoire, le défrichage, les incendies et toutes les calamités naturelles, **les paysages laissent à nu les cicatrices du relief, l'érosion active sur les flancs des montagnes. Semi-arides, ils ne donnent qu'une chorégraphie de belles lignes, douces, enchanteresses mais qui sont le siège de la pauvreté, de l'émigration** ou le refuge pour des généraux en rupture de ban tirant les ficelles d'un régime politique impuissant. Les vignes en pergola qui cernent les habitations les plus pauvres sont la seule richesse d'un pays où l'art de vivre se confond avec la sociabilité autour du vin.

Situé en Turquie, donc inaccessible, le mont Ararat est la figure qui inspire Manouk (Roman Avinian), le vieux chauffeur de taxi qui voudrait s'y promener et fumer en paix. Echo visuel à la Bonne Mère perchée sur son acropole marseillaise, il est parvenu à piéger, mieux qu'une Sainte Victoire arménienne, l'héroïne de Guédiguian dans les filets de la mémoire.

Compte rendu : Gilles Fumey

Pour aller plus loin (année de l'Arménie) : www.afaa.asso.fr

[1] J.-R. Pitte, " Le vin et le divin " dans *Géographie culturelle*, p. 678, Fayard, 2006

Copyright © Association des cafés géographiques (fondée en 1998).